

folle, le pria de lui envoyer un de ses poignards d'or pour conjurer le mauvais esprit.

Il n'avait aucune raison pour ne pas obéir à ce caprice. La femme de chambre qui avait apporté la lettre reporta le poignard d'or.

Les journaux nous ont appris le reste. Le lendemain matin on trouva la jeune fille baignée dans son sang.

Wilhelmine n'avait pas mis le poignard d'or dans ses cheveux, elle s'en était frappé le cœur.

## XVIII

*Un divorce en l'an 1868*

Quand vous verrez entrer dans un beau salon madame de l'Estang, une jeune veuve qui n'a pas attendu un an et un jour pour se remarier, étudiez-la bien. Elle est très heureuse de son nouveau mari, mais je ne jurerais pas qu'elle ne pense pas un peu à l'ancien.

C'est peut-être que l'ancien n'est pas aussi mort qu'il en a l'air.

Il s'appelait — de son vivant, ou plutôt dans sa première incarnation — le comte Jules de T.

On n'a jamais beaucoup parlé de lui; il était difficile d'en dire du mal, ce n'était pas la peine

d'en dire du bien. En un mot, un homme comme un autre, né pour ne rien faire, inutile à tout le monde, excepté à lui-même et à son violoncelle.

Il n'aimait pas sa femme, sa femme ne l'aimait pas. C'était pis qu'un mauvais ménage. Figurez-vous un homme qui parlerait hébreu et une femme qui lui répondrait en chinois. Ils n'avaient jamais eu l'art de s'entendre. La femme n'était pas l'idéal du mari, le mari n'était pas le miroir de la femme. On les avait mariés sans qu'ils y prissent garde, parce qu'il fallait marier deux dots.

Ils s'ennuyèrent ainsi pendant vingt-cinq ans. Le mari avait pris une maîtresse, puis une seconde, puis une troisième; la femme menaçait toujours de prendre un amant.

Quand elle vit que la troisième jeunesse allait bientôt mourir en elle et autour d'elle, elle devint terrible. Elle reprocha à son mari le triste quart de siècle qu'elle lui avait donné sans qu'il en fît rien; elle parla d'une séparation éclatante qui prouverait qu'elle était encore dans l'âge où les femmes se séparent.

Pour lui, c'était un esprit timide; il voulait

bien n'avoir plus sa femme, mais il avait horreur du bruit.

— Ah! disait-il tout bas : si le divorce existait encore, comme je lui rendrais sa liberté! comme j'aimerais vivre dans quelque solitude perdue avec Coralie!

Coralie, ce n'était pas sa femme, c'était sa dernière maîtresse, une fille qui avait couru tous les hasards de l'amour et qui échouait au port de l'homme sérieux.

Le mari et la femme ne se parlaient guère depuis longtemps. Le 30 août 1868 ils eurent une conversation de quatre heures. Que se dirent-ils? Je n'en sais rien, mais voici ce qui arriva :

N'avez-vous pas reçu cette lettre de faire part?

*Madame la comtesse de T—, Mademoiselle Paule, Monsieur Godefroy et Monsieur Albert de T—, Monsieur le marquis de P..., commandeur de la Légion d'honneur, ancien ministre plénipotentiaire; Monsieur Léon de R—, secrétaire d'ambassade; P—, Monsieur Anatole de V—, capitaine de*

*vaisseau, officier de la Légion d'honneur, commandeur de Saint-Maurice et Lazare, décoré du Medjidié, ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire en la personne de Monsieur*

LE COMTE JULES DE T—, leur époux, oncle, cousin, décédé à Paris, le 10 septembre 1868, en sa cinquante-quatrième année, muni des sacrements de l'Église.

*De Profundis.*

Un de mes amis, qui avait reçu comme moi cette lettre de faire part, me manifesta le regret de n'avoir pas été convié aux funérailles.

— C'était un charmant homme, me dit-il, il aimait les arts, il raffolait de musique, on l'appréciait dans les coulisses de l'Opéra. J'aurais été charmé d'entendre pour lui ce beau *Miserere* qu'ils chantent si bien à la Madeleine.

C'était la première fois que je voyais regretter si gaiement de ne pas avoir assisté à une fête funèbre. Ce qui me rappela ce mot d'un oisif, qui s'écria, en apprenant la mort

d'un de ses frères: « Cela tombe bien, je n'ai rien à faire demain. »

Un autre de mes amis me vint voir et me demanda de quoi était mort le défunt.

— Sans doute du mal de la vie.

En effet, ce qui l'ennuyait le plus au monde, c'était de vivre. Figurez-vous un lecteur qui aurait lu trois fois un roman ennuyeux, car sa vie n'était pas plus amusante que cela ; après avoir bâillé trois fois à chaque feuillet, il avait sans doute fermé le livre avec l'idée de ne le plus rouvrir.

Je rencontrai le lendemain son neveu Godefroy de T— dans les allées solitaires du bois de Boulogne ; quoiqu'il fût en deuil, il me parla de ceci et de cela comme un chroniqueur parisien qui ne voit rien, mais qui parle de tout.

— Apprenez-moi donc, lui dis-je tout à coup, comment est mort votre oncle ?

— En vérité, je n'en sais rien ; il paraît qu'il était à table, il lisait le journal du soir, il est tombé à la renverse, et tout fut fini.

— Le pauvre homme, sans avoir le temps de vous dire adieu ?

— Il me serrait souvent la main avec une expression de tristesse, comme s'il eût senti que c'était la dernière fois.

— Vous savez qu'on se plaint beaucoup que l'enterrement se soit fait pour ainsi dire incognito ?

— Que voulez-vous ! Au mois de septembre ! J'étais ici tout seul de la famille ; mon frère est en Orient ; il y a six ans que ma mère n'a voulu voir son frère. Et puis, je suis de ceux qui n'ont pas l'orgueil du catafalque ; aussi, quand je mourrai, je veux le convoi du pauvre, je ne crois qu'à mon chien.

Voici tout ce que je sais d'officiel. M. Godfrey de T— partit bientôt pour Alexandrie, où l'attendait son frère. Il y a six mois, madame veuve de T— convola en secondes noces avec un jeune musicien, — car il y a beaucoup de musique dans cette histoire. — Voilà un mariage des plus romanesques qui a fait beaucoup jaser dans Landerneau.

Or, que dit-on aujourd'hui ?

On dit que M. le comte Jules de T— n'est pas si mort que cela ; que, par une supercherie renouvelée des Grecs, il a liquidé sa vie passée

pour essayer une nouvelle existence et pour rendre la liberté à sa femme.

L'ami qui regrettait de ne pas être à l'enterrement a passé l'été aux Pyrénées ; comme c'est un curieux des vieilles architectures nationales, il a visité tous les châteaux, toutes les ruines, tous les pans de murs habillés de lierre parsemés dans les montagnes ; il n'y a pas eu de désert pour lui.

Quelle n'a pas été sa surprise quand il a rencontré dans les ruines d'un manoir, non loin du château des Montespan, le mort de la lettre de faire part !

— C'est impossible ! s'est-il écrié.

C'était si vrai, qu'il le salua, moitié souriant, moitié effrayé.

Le mort se leva froidement et voulut passer son chemin.

— Mais je ne me trompe pas, dit mon ami, c'est M. le comte Jules de T— !

— Non, monsieur, dit gaiement le mort.

A cet instant, une jeune femme, qui s'était attardée à cueillir des fleurs dans la montagne, vint prendre le bras du mort.

Mon ami salua une seconde fois.

— Je vous demande pardon, madame, mais...

La jeune dame s'était à peine inclinée, car le mort l'avait entraînée sans vouloir continuer la conversation.

Mon ami insista encore, sous prétexte de demander son chemin. Mais ni l'homme ni la femme ne répondirent.

C'est la comédie de la mort et de l'amour.

Un montagnard du voisinage lui apprit que l'homme et la femme étaient venus, depuis près de deux ans, habiter ce petit château; ils vivaient là avec un seul domestique, plutôt en paysans qu'en gens titrés, sous le nom de M. et M<sup>me</sup> Latour, comme dans *Paul et Virginie*.

Mon ami aurait bien voulu voir leurs papiers. Il a questionné le préfet des Hautes-Pyrénées, qui lui a répondu qu'il n'était pas le grand inquisiteur; que s'il y avait dans son département un homme et une femme qui vivaient heureux, il n'avait nul souci de leur demander leur secret.

En attendant, la veuve du vivant est plus jeune que jamais. Elle s'imagine que

ses quarante-trois ans ne sont pas inscrits sur sa figure, parce que son second mari n'a que trente-sept ans. Elle est de toutes les courses et de toutes les fêtes avec sa gorge somptueuse, sa figure peinte et ses yeux maquillés.

Il faut bien que jeunesse se passe !

*Madame Ajalbert*

On vit passer monsieur et madame Ajalbert, un homme et une femme qui avaient l'air faits l'un pour l'autre. Il avait la beauté du caractère, elle avait la beauté de la grâce. Elle était appuyée à son bras avec l'abandon de l'amour ; il lui parlait avec la douceur de la reconnaissance, car c'est un homme heureux.

— Si je vous disais, dit Monjoyeux, que ceux-là ne sont pas mariés, vous ne me croiriez pas, puisqu'on les rencontre dans une aussi bonne maison.

— Non certainement, s'écria Villeroy.

— Eh bien ! je vous le dis : ce n'est pas

le mari et ce n'est pas la femme ; mais elle et lui peuvent passer devant nous qui sommes — des moralistes — avec la vaillance au cœur et la fierté au front. Écoutez plutôt. Avez-vous ouï parler de la catastrophe de ce grand navire américain, l'*Hercule*, qui fut incendié et noyé ? C'a été le désastre des désastres. L'incendie a éclaté comme un feu d'artifice. Beaucoup de familles dans ce navire, beaucoup de femmes, beaucoup d'enfants. Tout cela s'était jeté effrayé et éperdu à l'avant du navire. C'était la mort dans la vie.

Cette femme était là avec son mari, s'attachant à son bras, priant Dieu pour lui. Tout à coup, huit chevaux qui étaient à bord se précipitent vers les passagers pour fuir les flammes. C'est un massacre, les bêtes sont folles et piétinent les enfants dans leur colère. C'était la nuit : vagues de flammes, vagues de mer, vagues de sang. On ne trouve plus qu'une chaloupe. Le mari de cette femme s'y précipite avec les matelots, s'arrachant à ce bras qui lui demandait la vie, s'arrachant à cette voix qui lui parlait d'a-

mour. C'en est fait, il est parti, la femme tombe agenouillée pour mourir en Dieu. Un homme est là qui la regarde, résigné lui-même à mourir ; mais l'indignation contre le mari, mais la pitié pour la femme, lui donnent un courage surhumain. Il n'y a plus de chaloupe, mais il y a encore la Providence. Il saisit la femme, il se précipite à la mer, il fait des prodiges. Il va succomber dans un grand cri de douleur, quand il voit s'approcher une planche toute fumante encore. C'est la planche de salut. Et il a revu le rivage!

— Madame, dit-il à celle qu'il a portée dans ses bras, vous voilà sauvée. Adieu!

A ce moment même le mari reparaît.

Pourquoi ne pas jeter son nom à l'indignation publique? Il se nommait M. de Pommerolles.

— C'est-toi ! crie-t-il à sa femme.

— Non, monsieur, ce n'est plus moi, répond-elle avec dignité.

Et le mari croit sa femme folle.

— Tu ne me reconnais pas?

— Je ne sais pas si je vous ai connu, monsieur, mais je ne vous connais pas.

Et ce bras, fidèle jusque-là, elle l'attache saintement à celui qui l'a sauvée.

— Voilà mon mari ! dit-elle hautement devant tous les passagers qui avaient abordé.

Et depuis, ils vivent au grand jour, l'un par l'autre, l'un pour l'autre.

— Oui certes, dit Villeroy, madame de Pommerolles est bien la femme de M. Ajalbert par la grâce de Dieu. Il y a de saintes bigamies.